



NOUVEAUX REGARDS SUR L'ASIE

Une perspective nouvelle sur l'Asie et la diversité de ses enjeux et de ses cultures, mêlant regards d'experts et d'acteurs de haut niveau.

SOMMAIRE

p.5 Entretien **Nouveaux Regards**

avec Nicolas Chapuis,
Ancien ambassadeur de l'U.E. en Chine.

p.9 Entretien **Nouveaux Regards**

avec Emmanuel Lincot,
Enseignant-chercheur à la Faculté des Lettres
de l'Institut catholique de Paris et à l'Institut
Français de Relations Internationales (IFRI).

p.13 Carnet de voyage : **Japon**

par Yves Carmona,
Ancien diplomate français.

p.17 Actualités **asiatiques**

ÉDITORIAL

par **Jean-Raphaël Peytregnet**

Directeur de la rédaction, ancien diplomate français

S'il y a un trait qui particularise les pays d'Asie orientale, c'est bien le patriarcat qui prend sa source dans le confucianisme et qui exerce encore aujourd'hui une influence prépondérante dans cette partie du monde. L'homme était considéré (et c'est encore le cas) comme supérieur à la femme (zhong nan qing nü 重男輕女).

Ainsi, Confucius exprimait l'idée que « les femmes et les petites gens étaient les êtres les plus difficiles à élever » (wei nǚzi yu xiaoren nanyang ye 唯女子與小人難養也), et suivant cette doctrine, la gent féminine devait se conformer aux trois obédiences et aux quatre vertus (sancong side 三從四德), à savoir l'obéissance aux hommes de leur famille (père, mari, fils) et l'obligation d'avoir un comportement en actes et en paroles à la fois modeste et moral. Les règles de l'islam dans l'Asie musulmane, comme en Indonésie (premier pays au monde à majorité musulmane par le nombre de croyants), en Malaisie ou surtout dans l'Afghanistan des Taliban (forme plurielle de Taleb, donc sans « s » à la fin), ne s'appliquent guère plus en faveur des femmes, même si, selon le Coran, l'homme et la femme seraient égaux devant Dieu [1].

En Chine, comme en Inde et au Vietnam pour ne citer que ces trois pays d'Asie, donner naissance à une fille, c'est « gaspiller de l'eau » (po chuqude shui 潑出去的水) ou « perdre de l'argent sur la marchandise » (peiqian huo 賠錢



貨), puisqu'elle rejoindra la famille de son futur époux.

Dans ce contexte, le dépistage précoce du sexe du bébé (comme aussi en Inde, par exemple), via une échographie (pratique en principe interdite), a encouragé les avortements avant terme lorsque celui-ci se révélait être de sexe féminin.

D'aucuns pouvaient prétendre que cette pratique se révélait plus « civilisée » que la noyade dans un puits ou dans un tonneau rempli d'eau de l'enfant née, mais quinze années après l'arrivée des techniques abortives, le mal était fait.

C'est ainsi qu'en Asie on dénombre à la naissance jusqu'à 120 garçons pour 100 filles, alors que le taux moyen dans le monde est d'environ 105 filles pour 100 garçons. Seule exception, la Corée du Sud, où campagnes d'information et mesures coercitives ont changé les mentalités pour rétablir l'équilibre.

Pour ce qui concerne l'Asie orientale, on en a vu un aperçu à l'occasion du scrutin présidentiel qui s'est tenu le 3 juin dernier en Corée du Sud, où pendant la campagne électorale qui l'a précédée, la très sensible question du ministère de l'Égalité des genres a figuré en toile de fond des débats.

Lors d'un débat télévisé précédant l'élection du candidat Lee Jae-myung du Parti démocrate (de centre gauche, progressiste), ce dernier a subi une attaque en règle d'un député sur la question des droits des femmes employant envers celles-ci des termes injurieux, alors que, grandes absentes du scrutin – une première depuis 2007 – les femmes Sud-coréennes ont été le fer de lance de la mobilisation pour obtenir la destitution de l'ex-président Yoon, après les six mois de chaos politique résultant de son éphémère proclamation de la loi martiale dans le pays, sans véritable raison, autre que celle de se maintenir coûte que coûte au pouvoir.

Séoul n'a connu jusqu'à présent qu'une seule cheffe de l'État et présidente du Grand Parti (d'opposition) National (GPN), Mme Park Geun-hye (2013-2017), fille du dictateur militaire Park Chung-hee. Celle-ci a été condamnée en 2017, quelques semaines après son départ de la fonction présidentielle, à une peine de 32 ans de prison pour abus de pouvoir, corruption, coercition et détournement de fonds, avant d'obtenir une grâce présidentielle du président Moon Jae-in en 2021.

Le nouveau Parlement japonais (465 membres) ne compte que 73 femmes, ce qui est déjà en soi un progrès. Aucune femme de l'archipel n'a jusqu'à présent occupé les fonctions de Première ministre, dans une société où le machisme règne en maître.

La question de la place de la femme asiatique est pourtant d'importance si l'on considère que, sur les quelque 3,6 milliards de femmes que l'on recense dans le monde, plus d'une sur deux vivent en Asie.

Et si la Thaïlande dirigée depuis 2024 par la femme d'affaires Paetongtarn Shinawatra, détient le record mondial de femmes chefs d'entreprises, pour autant, les Asiatiques gagnent en moyenne entre 70 et 80 % des salaires masculins à travail égal. Là encore écrasés par le poids de la tradition, des pays dits économiquement avancés comme la Corée du Sud et le Japon restent à la traîne en nombre de femmes occupant des postes d'encadrement (2 %).

Alors qu'on pouvait dire il n'y a pas si longtemps encore que la politique était le seul domaine où les femmes asiatiques s'en sortaient mieux que la moyenne mondiale, pour ne citer que la France et les États-Unis qui n'ont à ce jour jamais connu de femme présidente (mais quand même deux Premières ministres, Mme Edith Cresson et Mme Elisabeth Borne, dans le cas français), cette tendance semble être en train de s'inverser, si l'on en juge le sort qu'ont connu un certain nombre de femmes asiatiques de premier plan, la plupart issues, il est vrai, de dynasties au pouvoir, pour connaître une fin souvent tragique comme celle aussi de leur géniteur.

Parmi celles-ci, Indira Gandhi, fille du « pandit » (le grand érudit) Nehru, premier chef de gouvernement de l'Inde indépendante (1947). Cheffe de guerre contre le Pakistan en 1971, gouvernant d'une main de fer sous couvert d'un état d'urgence inexplicable entre 1975 et 1977, puis, de retour au pouvoir, écrasant les velléités d'autonomie des Sikhs avec la sanglante prise d'assaut du Temple d'Or d'Amritsar, qui précipita son assassinat par ses gardes du corps adeptes du Guru Nānak en 1984. Délivrée du joug colonial britannique, la République indienne a connu jusqu'à ce jour deux présidentes, dont la fonction est, il est vrai, surtout honorifique : Pratibha Patil (2007-2012) et l'actuelle, Droupadi Murmu, toutes deux, fait remarquable, issues de la basse caste des « intouchables », et échappant par ailleurs à la logique dynastique.



La femme indienne occupe une place d'importance dans cette société à majorité hindoue/védique, à en juger par le nombre important d'entre elles nommées à la tête des États du subcontinent en tant que « Chief Minister ». La tradition leur accorde en effet une « puissance féminine » (shakti शक्ति) [2], à l'égal des déesses Pārvatī (la montagne), première épouse du dieu Shiva, et de ses avatars Durgā (l'inaccessible) et Kālī (la destructrice), de Lakshmi (la bienveillante), épouse du dieu Vishnou, ou encore de Sarasvatī (déesse de la connaissance et maîtresse des arts), épouse du dieu Brahma.

Benazir Bhutto, deux fois Première ministre du Pakistan dans les années 1980-1990, était la fille de l'ex-chef du gouvernement Zulfikar Bhutto, renversé par l'armée en 1977 puis pendu en 1979 à la suite d'un coup d'État militaire mené par le chef de l'armée Zia-ul-Haq (lui-même plus tard assassiné). Accusée de corruption, Benazir Bhutto paya, quant à elle, au prix fort son engagement : en décembre 2007, elle mourut dans un attentat et c'est son mari, Asif Ali Zardari, qui lui succéda à la tête de l'État avec le soutien de la Ligue musulmane.

On pourrait encore mentionner Megawati Sukarnoputri, fille de l'ancien président Sukarno, élue à son tour cheffe de l'État indonésien en 2001, ainsi que Gloria Macapagal Arroyo (2001-2010), deuxième femme de l'histoire des Philippines à exercer de telles hautes fonctions, elle-même fille de l'ancien chef de l'État Diosdado Macapagal à la fin des années 1950 ; l'ex-Première ministre du Bangladesh depuis destituée et exilée en Inde, Sheikh Hasina, fille de Sheikh Mujibur Rahman, père de l'indépendance de l'ex-Pakistan oriental devenu le Bangladesh, et qui lui aussi connut un sort tragique, assassiné en 1975. Sheikh Hasina eut comme principale opposante pendant les 15 années de son règne Khalida Zia, épouse du dictateur Zia Ur Rahman, assassiné lui aussi durant un contre coup d'État en 1981 ; Corazon Aquino, épouse de Benigno Aquino Jr., leader de l'opposition philippine, également assassiné, et qui fut portée à la tête de la présidence de l'archipel en 1986, à l'issue d'une révolution populaire contre le dictateur Ferdinand Marcos ; sans oublier Daw Aung San Su Kyi, fille du général et père de l'indépendance de la Birmanie, assassiné lui aussi.

La « Dame », ancienne conseillère spéciale de l'État (l'équivalent de cheffe du gouvernement) de 2016-2021, est détenue depuis décembre 2022 dans une geôle, condamnée par la junte militaire qui a pris le pouvoir à 27 ans de prison. Critiquée au sein de son propre parti pour son autoritarisme excessif, ses prises de position en

défaveur de la minorité musulmane des Rohingyas persécutée conjointement par la majorité bouddhiste et les autorités de son pays ont fait que la communauté internationale comme les membres de la Ligue Nationale pour la Démocratie dont elle fut un temps présidente ne s'intéressent plus guère au sort de la lauréate du prix Nobel de la Paix (1991).

Et l'on pourrait allonger la liste de ces femmes asiatiques de caractère (pour ne pas dire autoritaire) qui, chose étrange, n'ont jamais montré une appétence particulière à se battre pour améliorer la condition des femmes de leurs pays respectifs.

Elles peuvent tout de même se targuer d'être toutes arrivées au pouvoir par le biais d'élections démocratiques, ce qui n'a pas toujours été le cas des chefs d'État ou de gouvernement asiatiques de la gent masculine...

Quant à la Chine, celle-ci s'est distinguée par la remise au goût du jour de la doctrine confucianiste méfiante à l'égard de la gent féminine [3]. En 2023, sur les 2 977 délégués siégeant à l'Assemblée Nationale, 791 (soit 26 %) étaient de sexe féminin, un pourcentage légèrement inférieur à leur présence dans le Parti (29,1 % des 95 millions d'adhérents du PCC). C'est qu'en Chine, dès que l'on monte dans la hiérarchie de l'administration ou du Parti, les femmes disparaissent.

Depuis octobre 2022 et le XX^{ème} congrès du PCC, plus aucune femme ne figure parmi les 24 membres du bureau politique, pas plus qu'au sein du Comité permanent, le saint des saints, composé de 7 hommes. Dans l'échelon inférieur, le Comité central, les femmes sont au nombre de 11 sur un total de 205 membres, soit 5,4 %. Une première depuis vingt ans. Comme il en a toujours été, le nouveau Premier ministre, Li Qiang, également numéro deux du PCC, est un homme.

Et les quatre vice-Premiers ministres sont également des hommes, alors que, ces dix dernières années, deux femmes avaient obtenu ce rang. Il faut descendre au niveau des conseillers d'État, un rang inférieur à celui de vice-Premier ministre mais théoriquement supérieur à celui de ministre, pour trouver une seule femme. Sur les 26 ministres que compte le gouvernement, seules deux femmes y figurent.

En contrepoint, Taïwan, autrefois surnommée « l'île des femmes » (nürendao 女人島) car elle comptait sur son sol de nombreuses sociétés matriarcales (nürenshi 女人社) parmi ses



peuples premiers d'origine austronésienne, à valeur d'exemple face à sa voisine qui la courtise en usant de la menace. En Asie comme dans le monde entier, Taïwan est connue pour ses politiques très progressistes. Le pays s'appuie sur un système démocratique multipartite considéré comme exemplaire depuis 1996, date de la réélection du président Lee Teng-hui, « le père de la démocratie taïwanaise », au suffrage universel direct. Sa digne héritière, Tsai Ing-wen, première présidente de l'île, est largement réélue en janvier 2020. Les femmes parlementaires représentent 42 % des élues, faisant de Taïwan « le pays le plus égalitaire d'Asie ». Une affirmation confirmée par la légalisation du mariage entre les personnes du même sexe en mai 2019.

Comme le faisait remarquer un observateur, à Taïwan, l'égalité des genres est loin d'être l'argument le plus vendeur pour les partis politiques. De même, les revendications sociales dans leur ensemble sont loin d'être les réformes les plus mises en avant. À la place, les formations politiques préfèrent miser sur la menace chinoise...

Et l'on pourrait poursuivre sur la même note en avançant l'idée que l'accession en Asie d'une femme à la plus haute fonction d'un pays présente au moins l'avantage d'attirer l'attention des pays occidentaux qui, eux, ne sont pas plus coutumiers du fait que leurs homologues asiatiques.

Il me reste, à la fin de cet éditorial, et en avant des articles et entretiens qui vont suivre, à vous souhaiter de très bonnes vacances et à vous donner rendez-vous au mois de septembre pour la reprise de « Nouveaux Regards sur l'Asie »

[1] Leur Seigneur leur répondit : "Je ne refuserai jamais à aucun d'entre vous, homme ou femme, la récompense de ses actes. Les deux sont égaux en récompense." (Coran 3 : 195).

[2] « C'est seulement lorsque Shiva s'unit à toi, ô Shakti, qu'il devient le Seigneur Tout-puissant. Laisse à lui-même, il n'a même pas la force de lever le petit doigt » (Devi Upanishad).

[3] Gardant peut-être aussi à l'esprit la légende noire rattachée à Wu Zetian (624-705), seule impératrice régnante de toute l'histoire de la Chine, de Cixi, « l'impératrice dragon », régente (1861-1908) de la dernière dynastie Qing après avoir ordonné l'empoisonnement de son neveu, l'empereur Guangxu, ou de « l'impératrice rouge » Jiang Qing, dernière épouse légitime du chairman Mao Zedong.



Jean-Raphaël Peytregnet

Diplomate de carrière après s'être consacré à la sinologie (E.N.S. de Saint-Cloud, Inalco, Université Shida - Taipei, Université Fudan - Shanghai, Académie Nationale du Théâtre de Pékin) en France puis à l'aide au développement au titre d'expert international de l'UNESCO au Laos (1988-1991), Jean-Raphaël PEYTREGNET a, entre autres, occupé les fonctions de consul général de France à Canton (2007-2011) et à Pékin (2015-2018) ainsi qu'à Mumbai/Bombay de 2011 à 2015. Il était responsable de l'Asie au Centre d'Analyse, de Prospective et de Stratégie (CAPS) rattaché au cabinet du ministre de l'Europe et des Affaires étrangères (2018-2021) puis enfin Conseiller spécial du Directeur d'Asie-Océanie (2021-2023).



Entretien Nouveaux Regards

Nicolas Chapuis, ancien ambassadeur de l'U.E. en Chine.

Propos recueillis par Jean-Raphaël Peytregnet

Jean-Raphaël Peytregnet : Vous vous êtes attelé à la traduction en français de l'œuvre poétique complète du grand poète de la dynastie Tang 唐 (618-907), Du Fu 杜甫. Un quatrième

volume de son œuvre monumentale, qui dénombre 1144 poèmes en vers réguliers (shi 詩), paraît le 22 août aux éditions Les Belles Lettres.

Vous avez occupé au cours de votre carrière de très hautes fonctions en tant que diplomate, notamment en Chine où vous avez été ambassadeur de l'Union européenne, et donc amené à traiter de sujets en rapport avec les relations internationales dans le présent. Qu'est-ce qui vous a poussé à vous intéresser à cette époque ancienne et à ce poète en particulier, dont l'œuvre et la vie semblent a priori très éloignées des vicissitudes du monde moderne ?

Nicolas Chapuis : Je lis et relis la poésie chinoise classique depuis mes études de chinois. La diplomatie m'a conforté dans l'idée que la langue est non seulement l'instrument évident du dialogue, mais aussi, à son niveau le plus élevé, de l'intelligence d'une culture, l'outil par excellence de la connivence. Il se trouve que, dans la haute antiquité chinoise, la diplomatie était conduite en vers, avec un jeu subtil d'allusions et de joutes verbales, comme en témoignent les Annales des Printemps et Automnes (Chunqiu zuozhuan 春秋左傳). Ainsi ai-je trouvé dans l'étude continue de la poésie chinoise classique le moyen de mieux comprendre les ressorts de la pensée de cette grande civilisation, notamment dans la question longtemps débattue des fondements de l'humanisme chinois.

Cela m'a énormément servi dans mes missions successives en Chine, mes interlocuteurs appréciant cet investissement personnel et m'accordant de ce fait une confiance qui aurait sans doute été plus ardue à établir sans cette reconnaissance de proximité culturelle. Comme disent les Chinois, je « connais la musique » (zhi yin 知音), autrement dit j'étais pour eux un alter

ego avec qui il était possible de dialoguer en profondeur. La traduction en chinois d'un de mes essais, « Tristes Automnes », a consolidé cette position enviable pour un diplomate.

J'en suis venu à Du Fu pour la simple raison qu'il figure dans la tradition chinoise comme le plus grand des poètes classiques et qu'il incarne ainsi, mieux que tout autre, l'essence même de la culture. Il est admis sans la moindre contestation que son génie poétique n'a jamais été dépassé, bien qu'il fut souvent imité.

Vous êtes le premier sinologue français, à ma connaissance, à vous lancer dans ce travail titanesque. D'autres avant vous, anglo-saxons pour la plupart, s'y étaient essayés. Je pense notamment à Stephen Owen qui mit quelque huit années à traduire l'intégralité en six volumes de l'œuvre du poète, achevée en 2015. Je pense aussi aux traductions de William Hung et d'Albert Davis réunies dans l'ouvrage « Tu Fu » publié en 1971, ou encore à celles de Burton Watson, auteur des poèmes choisis de Du Fu (« The Selected Poems of Du Fu ») parus en 2003. Avant que vous ne vous lanciez dans ce travail, il semble qu'il y ait eu au sein de la sinologie française peu d'intérêt pour ce grand poète mondialement connu, à en juger par le tout petit nombre de ses poèmes traduits dans notre langue. La BBC lui a même consacré un documentaire, comparant le génie du « plus grand poète » chinois à Dante Alighieri et à William Shakespeare. Comment l'expliquez-vous ?

Il est vrai que peu de poèmes de Du Fu étaient accessibles en français avant que la collection bilingue de la Bibliothèque Chinoise des Belles Lettres, dirigée par Anne Cheng, Stéphane Feuillas et Marc Kalinowski, décide il y a dix ans d'accueillir l'intégrale de son œuvre poétique, réparant ainsi ce regrettable manque.

D'éminents sinologues français ont traduit les poèmes les plus célèbres, ceux que les enfants chinois apprennent à réciter à l'école ; je pense en particulier à François Cheng et Florence Hu-Sterk. Il existe également des versions intéressantes de non-sinologues, comme celles



d'André Markowicz, Claude Roy, ou encore Jean-Marie Le Clézio, attestant de l'universalité de la voix de Du Fu. Mais au total, ces traductions parcellaires ne rendent pas vraiment compte de la position singulière de Du Fu par rapport aux autres poètes classiques.

La seule explication est d'une banalité navrante : la poésie de Du Fu est très difficile, bien plus complexe à déchiffrer que ce qui l'a précédée et ce qui l'a suivie ; les commentateurs classiques avaient coutume de dire que Du Fu était « incompréhensible » (bu ke jie 不可解).

Même Stephen Owen, qui demeure aujourd'hui le plus grand lecteur américain de la poésie des Tang et dont j'eus la chance de suivre un séminaire doctoral à Harvard en 1987-1988, reconnaît les difficultés parfois insurmontables qu'il a rencontrées en établissant sa traduction. Parfois le contexte nous manque, ou alors le texte est corrompu, souffrant de variantes plus ou moins farfelues, parfois encore on soupçonne des jeux de mots qui nous échappent aujourd'hui à treize siècles de distance.

David Hawkes (1923-2009), auteur d'une très belle traduction du célèbre roman classique Honglou meng 紅樓夢 (Le rêve dans le pavillon rouge ou The story of the stone dans sa version en anglais), disait à propos de l'œuvre poétique de Du Fu que, je le cite, « ses poèmes ne sont généralement pas très bien traduits ». Êtes-vous également de cet avis ? Quelles sont les difficultés particulières à traduire ses poésies ? Et surtout à restituer autant que possible son style et son expression littéraires ?

David Hawkes savait parfaitement de quoi il parlait, car il était l'auteur d'une traduction commentée des trente-cinq poèmes de Du Fu recueillis dans les Trois Cents Poèmes Tang 唐詩三百首 (A Little Primer of Tu Fu, 1967). Il démontre que la densité et la concision propres à l'expression de Du Fu se perdent dans toute traduction. Faut-il pour autant renoncer ? Le défi est autant proportionnel au génie du poète qu'à la capacité du lecteur de saisir son intention.

Une fois encore, Du Fu est « incompréhensible », il faut l'accepter, tout en cherchant paradoxalement à « comprendre » pourquoi sa voix est si puissante et aujourd'hui encore audible.

Dans mon travail, je suis parti de deux considérations liminaires : la musicalité propre à la poésie chinoise classique est impossible à rendre dans une autre langue, la perte est là, immédiate et ne peut être compensée que par la recherche d'un rythme, un balancement qui

est celui du chant (car la poésie chinoise était chantée). En second lieu, le trait prosodique le plus marqué chez Du Fu est le parallélisme absolu dans la composition d'un couplet : à une couleur répond une autre couleur, à une action correspond une autre action, et ainsi de suite. Ce parallélisme est restituable en traduction au prix d'une discipline linguistique aussi rigoureuse que l'original.

Une autre difficulté de la lecture autant que de la traduction est l'emploi ad libitum d'allusions littéraires. Stephen Owen a constitué ainsi un lexique des allusions utilisées par Du Fu afin d'aider le lecteur anglophone à se familiariser avec un corpus de références inconnues dans sa propre culture. Pour ma part, j'aborde ces allusions dans le commentaire détaillé qui suit la traduction de chaque poème : en effet, à la différence d'Owen, je ne livre pas seulement un poème, mais également une interprétation du texte, ce qui permet au lecteur francophone de saisir la manière dont Du Fu arrange sa composition.

Enfin, le texte en français doit, selon les cas, émouvoir ou impressionner le lecteur autant que le texte original. C'est là probablement ce qu'il y a de plus difficile à produire dans la traduction. Les premiers volumes parus depuis 2015, à raison d'une centaine de poèmes par livre, ont été salués par la critique pour la clarté et l'élégance de la diction : je n'en attends pas plus, en espérant que ce travail inspirera de jeunes sinologues à prendre la relève, car il reste tant de textes essentiels à traduire en français, à commencer par le livre de chevet de Du Fu, le Wenxuan 文選 (Anthologie des Belles Lettres), datant du VI^{ème} siècle.

Une autre grande figure de la poésie classique est Li Bai (701-762), qui vécut à la même période que Du Fu. La poésie de Li Bai se différencie de celle de son ami et contemporain. Du Fu a gagné le surnom de « Saint de la poésie » (Shi sheng 詩聖) ; Li Bai, celui de « poète immortel » (Shi Xian 詩仙). Du Fu lui-même dédia, si je ne me trompe, un poème à cet écrivain haut en couleur, adepte de la boisson, la « Chanson des Huit Immortels épris de boisson ». Tous deux ont en commun le fait d'avoir échoué aux concours impériaux et d'avoir été en quelque sorte à leur époque des « poètes maudits » (tous deux sont morts dans la misère) car plus ou moins marginaux et à l'époque ignorés. Qu'en pensez-vous ? Qu'est-ce qui les distingue ou les rapproche, selon vous ?

Li Bai était de dix ans l'aîné de Du Fu. Ce dernier était fasciné par la personnalité du premier, aventurier, redresseur de torts, qui eut son heure de gloire à la cour de l'empereur Xuanzong en dépit de son comportement erratique. Du Fu, lui,



fut emporté par la guerre civile qui ravagea l'empire Tang en 755. La tradition a conservé quelques échanges de poèmes entre les deux poètes, où l'on discerne que Du Fu attendait plus de Li Bai que ce dernier était disposé à lui accorder.

Les deux ont en commun d'incarner l'âge d'or des Tang, celui des années 730-750, lorsque l'Empire était l'État le plus peuplé et le plus prospère de la planète, avec une capitale cosmopolite, Chang'an (aujourd'hui Xi'an), qui dénombrait un million d'habitants et accueillait les marchands de la fameuse Route de la soie.

Quand la guerre éclata, Du Fu prit la route de l'exil vers l'ouest puis le sud-ouest, tandis que Li Bai, pour des raisons mal élucidées mais peut-être liées à un ego démesuré, choisit de rallier le prince impérial Yong au sud-est dans une tentative avortée de coup d'État. Li Bai fut condamné à mort, puis finalement gracié et banni au Guizhou. Il mourut en 762, huit ans avant Du Fu.

Il est remarquable que Du Fu, malgré sa loyauté indéfectible au trône, pardonna à son ami son égarement politique. Dans un splendide texte datant de 759, intitulé « J'ai rêvé de Li Bai », Du Fu livre un dialogue avec son apparition fantomatique, lui confiant en conclusion : que vaut une réputation éternelle ? Après la mort il n'y a que le silence.

Le premier, Du Fu, semble adhérer à la pensée confucianiste et humaniste, alors que le second, Li Bai, paraît avoir été davantage influencé par le taoïsme et une certaine forme d'anarchisme. Est-ce le cas ? Pourriez-vous donner à nos lecteurs et lectrices un ou deux exemples des formes poétiques qui distinguent ces deux grands poètes ?

Effectivement, les deux lettrés n'avaient pas les mêmes attachements idéologiques. Pétri d'éducation rigoriste confucéenne, Du Fu semble d'ailleurs avoir envié dans sa jeunesse les aspirations libertaires de son aîné. Mais la guerre emporta ces velléités, et Du Fu, un peu à la manière d'un Victor Hugo exilé à Guernesey, dédia sa vie d'exilé à la composition de poèmes politiques qui dénoncent l'incurie impériale et appellent à la restauration de la moralité publique.

Je donnerai ici un exemple particulièrement évocateur de la différence de tonalité et d'inspiration entre les deux poètes en prenant le thème du clair de lune. Chez Li Bai, la lune est une compagne qui vient au secours de sa solitude, car elle projette une ombre avec laquelle il peut danser ; pour Du Fu, la lune n'apporte pas de réconfort car sa lumière révèle

ce que la nuit s'efforce de cacher : la vieillesse du poète, la violence des armes.

Li Bai : « Lune et ombre sont des amies provisoires, pour s'amuser il faut jouir du printemps. Je chante pendant que la lune se promène ; je danse et mon ombre devient diffuse. » (Libation solitaire sous la lune)

Du Fu : (le clair de lune) n'apporte que souffrance à un cœur loyal, en ajoutant de la lumière sur des cheveux blancs. On voit bien que piques et lances sont partout : cesse d'éclairer le camp à l'ouest de la Capitale ! » (Lune)

Les critiques littéraires parlent de Du Fu comme d'un poète épique, lyrique et engagé. L'Histoire et la morale semblent deux composantes importantes qui ont marqué son œuvre. En quoi l'œuvre de ce grand poète parle encore aujourd'hui à ceux et celles qui le lisent, que cela soit dans le monde chinois ou en dehors ?

Comme Hugo, Shakespeare, Dante ou Goethe, Du Fu incarne ce qu'il y a d'universel dans l'humanité exposée à la souffrance de l'existence : un sens élevé de l'idéal qui transcende les vicissitudes. Dans le monde chinois, Du Fu est le lettré par excellence : confronté à la pire des tragédies de son temps, une guerre civile qui fit des millions de morts pendant six ans, qui détruisit l'ordre dynastique auquel il s'était voué et qui provoqua la mort d'un de ses enfants, il entreprend de témoigner ; il consigne autant les travers des princes que les souffrances des paysans arrachés à leur terre et des soldats massacrés dans des combats d'une rare cruauté.

Nul avant lui n'avait su faire preuve d'autant de réalisme et d'empathie, bien loin de l'image des poètes de cour cherchant à distraire le Fils du Ciel en quête de prébendes ou honneurs. Il dit sans détours sa honte d'être impuissant, mais il demeure attaché en toutes circonstances à dire le droit, à dénoncer les injustices et à sauvegarder son honneur.

C'est la raison pour laquelle les plus grands intellectuels chinois se sont identifiés à Du Fu au cours des siècles. À la fin de leur vie, Qian Zhongshu 錢鍾書 (1910-1998) et Yang Jiang 楊絳 (1911-2016), le couple d'intellectuels le plus révérend en Chine contemporaine, passaient leurs soirées à calligraphier des poèmes de Du Fu, un hommage rendu à son refus de la compromission et à son intégrité morale.

J'espère que ma traduction en français de l'œuvre poétique intégrale de Du Fu, tout comme celle de Stephen Owen en anglais,



permettra de mieux saisir la figure du lettré chinois.

L'Occident n'a évidemment pas le monopole du rôle public des intellectuels ; comprendre qu'en Chine aujourd'hui il y a des lettrés dévoués à un idéal moral comme l'était Du Fu relativise bien des discours sur l'absolutisme chinois.

Non que le régime ne soit pas totalitaire, il l'est sans la moindre ambiguïté possible ; mais la société civile, aussi fragile serait-elle face à la répression, est riche de personnalités qui font de l'honneur une vertu cardinale et de la honte un moteur de résistance. Tel est, à mes yeux, le legs remarquable de Du Fu.



Nicolas Chapuis

Nicolas CHAPUIS, né en 1957, a suivi des études de langue et civilisation chinoises aux Langues'O (INALCO) et à l'Université Paris VII. Diplômé de carrière, il a séjourné plus de quinze ans en Chine, où il a été notamment conseiller culturel auprès de l'ambassade de France (1989-1992), consul général à Shanghai (1998-2002) et ambassadeur de l'Union Européenne (2018-2022). Outre ses traductions de littérature contemporaine (Ba Jin, Yang Jiang), son intérêt pour la poésie classique chinoise a donné lieu à une traduction des Cinq Essais de Poétique de Qian Zhongshu (1987) et à un essai intitulé Tristes Automnes – poétique de l'identité dans la Chine ancienne (2001). La Bibliothèque Chinoise des éditions Les Belles Lettres accueille, en version bilingue, sa traduction de l'œuvre poétique intégrale de Du Fu. Quatre volumes, sur un ensemble prévu de quinze livres, sont disponibles : I – Poèmes de jeunesse, II – La Guerre Civile (755-759), III – Au bout du Monde (759), IV – Chengdu (760).



Entretien Nouveaux Regards

Emmanuel Lincot, enseignant-chercheur à la Faculté des Lettres de l'Institut catholique de Paris et à l'Institut Français de Relations Internationales.

Propos recueillis par Jean-Raphaël Peytregnet

Jean-Raphaël Peytregnet : Dans votre dernier ouvrage paru en 2023 [1], vous donnez aux lecteurs qui s'intéressent à cette région un très riche aperçu - l'ouvrage fourmille d'informations - du rôle que la Chine est en train de jouer en Asie centrale. Son titre « Le très grand jeu » s'inspire de celui (The Great game) qu'un officier britannique de l'armée des Indes avait utilisé pour décrire la rivalité coloniale et diplomatique entre les empires russe et britannique dans leur aspiration d'alors à dominer l'Eurasie (le « Heartland ») au XIX^{ème} siècle.

L'enjeu crucial de ce « Grand jeu » reposait, pour résumer, sur le contrôle par l'un ou l'autre de l'actuel Afghanistan, carrefour de l'Asie centrale, mais aussi zone pivot représentant dans l'esprit des grandes puissances de l'époque la clef de la suprématie mondiale.

Le Grand jeu s'est poursuivi sans discontinuer dans l'Histoire jusqu'à l'intervention des Soviétiques (1978-1992) puis celle de la coalition autour des États-Unis (2001-2021). Un nouvel acteur est depuis entré en jeu, si je puis dire, dans cette même aspiration de domination mondiale : la Chine, avec en 2013, le lancement de son initiative des Nouvelles Routes de la soie (Sichou zhi lu 丝绸之路)

qui passe, s'agissant de son volet terrestre, par la Région autonome ouïghoure du Xinjiang pour partir à la conquête de l'Eurasie, voire au-delà. Et, en opposition à celle-ci l'Indo-pacifique des puissances occidentales, concernant les voies maritimes que Pékin essaie aussi de contrôler au travers de cette même initiative.

Pensez-vous que la Chine réussira dans son entreprise, si tel est bien le cas, là où tous les autres pays précédemment cités ont échoué ? Où en est son projet qui, aux yeux de certains analystes, battrait des ailes, les pays concernés devenant de

plus en plus réticents à s'y engager par crainte de s'infliger une trop grande dépendance, notamment financière, vis-à-vis de la Chine ?

Emmanuel Lincot : La Chine investit dans la partie occidentale de son arrière-pays en renouant avec une politique séculaire, quoique constamment battue en brèche par des puissances voisines et d'entre toutes, au XIX^{ème} siècle, et comme vous le rappelez justement, la Russie opposée à la Grande-Bretagne.

Désormais, le nombre d'acteurs s'est multiplié et la région suscite bien des convoitises (terres rares, énergie) qu'il s'agit de sécuriser.

D'où le projet chinois des Nouvelles Routes de la soie faisant de la région l'une des priorités des autorités chinoises ; lesquelles ont su inventer un discours s'appuyant sur un narratif et une histoire très ancienne pour légitimer son action. C'est dire si la Chine a su redécouvrir un espace qui, fondamentalement, ne lui était pas étranger. Ont été remis à l'honneur des personnages historiques tels que le moine bouddhiste Xuanzang 玄奘 (602-664 EC) que les communiqués chinois convoquent systématiquement pour resserrer les liens entre ces pays et la Chine, mais aussi avec l'Inde.

On a assisté ainsi à une réhabilitation de la période impériale comme du bouddhisme par la valorisation de ce patrimoine ancien en Chine même. C'est d'autant plus piquant qu'il y a soixante ans le Parti Communiste Chinois exhortait à faire du passé table rase. Cette volte-face s'est par ailleurs accompagnée



d'une mise en valeur de la périphérie du pays depuis le centre.

Et notamment depuis le Xinjiang, qui constitue le véritable axe-pivot de la stratégie chinoise non seulement vis-à-vis de l'Asie centrale à proprement parler, mais aussi du Cachemire dont le récent conflit opposant l'Inde au Pakistan nous rappelle l'importance. Et la mise en valeur du grand Ouest chinois (Tibet compris) est réelle en termes d'infrastructures. Échangeurs autoroutiers, réseau ferroviaire, parc d'éoliennes et de panneaux photovoltaïques ont radicalement changé cette vaste région (trois fois la superficie de la France) autrefois appelée par les Européens le Turkestan chinois (pour la différencier du Turkestan russe).

Cette modernisation va de pair avec une sinisation à marche forcée de la population turcophone musulmane ouïghoure. Cette sinisation se traduit par un contrôle très sévère de la population. Un million sur douze millions d'habitants que compte la population ouïghoure est placé dans des camps de rééducation. Les sévices et tortures y sont attestés. Des femmes qui en ont réchappé ont témoigné sur des tentatives de stérilisation qui leur ont été infligées.

Mais une partie de cette population ouïghoure est en révolte. Des hommes en armes ont rejoint des groupuscules terroristes proches d'Al Qaïda ou de Daesh, et ceux du Parti Islamique du Turkestan ; lequel a proclamé le djihâd, la guerre sainte contre la Chine. Ces maquis ont trouvé refuge dans des zones de montagnes de pays voisins (Afghanistan, Tadjikistan).

Ils vivent de narcotrafics et leur éradication s'opère avec la collaboration des autres pays membres de l'Organisation de Coopération de Shanghai (créée en 2001), mais aussi par l'établissement de comptoirs militaires chinois installés dans le haut Badakshan sur le territoire tadjik. De là, des incursions militaires chinoises sont menées jusqu'en Afghanistan. Même s'il n'y a pas à ce jour de relations officielles entre le régime des Taliban (forme plurielle de Taleb) et Pékin, les deux pays ont déjà procédé à un échange d'ambassadeurs. Cette obsession sécuritaire chinoise, sa préoccupation forte concernant le trafic de drogue, trouve un écho dans ses déboires historiques liés aux deux guerres de l'Opium (1839/1856). Le pari de la Chine est d'acheter la paix sociale par le développement économique.

Paradoxalement, ces initiatives chinoises en la matière provoquent du mécontentement de la part des populations concernées. En cela, le projet des Nouvelles routes de la soie répond à

de vraies attentes en matière de développement auquel l'Union Européenne a tardé à répondre.

Ne parlons pas des États-Unis qui, depuis leur retrait pitoyable de Kaboul en 2021, s'en désintéressent au profit de l'Indo-pacifique essentiellement dans ses aspects purement stratégiques, alors que, notons-le, l'Union Européenne n'exclut pas en l'espèce la perspective d'une coopération non seulement de nature stratégique mais aussi économique. Ce projet de l'Indo-pacifique est présenté, à juste titre sur le plan idéologique, comme un projet concurrent à celui des Nouvelles routes de la soie.

Ont été redécouvertes dans ce contexte des théories anciennes en relations internationales, opposant le Heartland (le cœur du continent eurasiatique) au Rimland (la frange maritime de l'Eurasie). Mais le projet chinois est en définitive beaucoup plus ambitieux, puisqu'il s'agit d'un projet monde et qu'il épouse à la fois une configuration terrestre et maritime. C'est un projet qui englobe des perspectives nouvelles qu'offre le numérique et partant, le contrôle de données qui ne fait pas bon ménage avec le respect des droits de la personne.

Des pays de l'Union Européenne, notamment s'en sont émus et ont dénoncé leur coopération avec la Chine. Je pense tout particulièrement à l'Italie, par exemple. Mais d'autres pays du monde ont, au contraire, renforcé leur coopération dans le domaine du numérique. Je pense cette fois-ci à l'Iran qui est un exemple tout à fait intéressant en la matière et qui montre bien que le régime iranien tend à être façonné par ce paradigme chinois.

Par conséquent, le projet chinois a essuyé des refus et a été revu à la baisse, comme en Afrique, soit par manque de solvabilité, soit parce que l'économie chinoise connaît elle-même une récession relative depuis la Covid-19 et à mesure que les sanctions américaines s'accroissent.

Mais en aucun cas Xi Jinping n'y a renoncé. Sa propre légitimité politique et sa vision du monde reposent sur la réalisation de ce projet.

Dans leur entreprise et leur volonté que celle-ci aboutisse, la sécurisation du Xinjiang et de la région himalayenne - on l'a vu dans les actions entreprises par Pékin à cet égard - semble apparaître pour les autorités chinoises comme une, sinon LA priorité absolue. Pouvez-vous nous en donner la raison ? Et nous en fournir des exemples concrets ?



Déjà parce que ce sont des régions situées sur les marges. Frontalières, elles sont, comme nous le disions, stratégiques. Le Xinjiang et son hub ferroviaire de Korghos offrent un débouché vers l'Union européenne, le premier partenaire commercial de la Chine, tandis que le contrôle du Cachemire en s'appuyant sur son partenaire stratégique pakistanais lui assure une alternative en termes d'approvisionnement énergétique avec le Moyen-Orient via le port de Gwadar sur le littoral baloutche que la Chine a elle-même aménagé en cas de fermeture par les Américains et leurs alliés du détroit de Malacca.

Et la Chine se donne les moyens de cette politique. Par l'agressivité de son armée à la frontière indienne dont elle ne reconnaît pas le tracé sur près de 3800 kilomètres d'une frontière commune. Les échauffourées sont récurrentes et ont déjà provoqué un conflit quelque peu oublié en Europe en 1962 (année marquée il est vrai par la crise des missiles à Cuba) entre la Chine et l'Inde ; conflit perdu par New Delhi qui revendique encore à ce jour la restitution d'un petit territoire, l'Aksai Chin dans le prolongement du Ladakh.

Cette annexion par la force a permis à plus de 5000 mètres d'altitude de percer une route stratégique reliant le Tibet au Xinjiang. Désormais, les autorités chinoises envisagent de développer une voie ferrée qui, dans quelques années, reliera Lhassa à Kachgar.

Ces connexions entre ces régions de l'Ouest de la Chine répondent à des logiques de croissance économique et d'aménagements territoriaux avec une volonté de sanctuariser ces acquis par le recours à l'outil militaire. En matière de défense, la Chine a pour partie démontré ses capacités de coercition en exposant un idiot utile, le Pakistan.

Bien qu'Islamabad se soit vu infliger des frappes d'une grande précision lors de la récente guerre au Cachemire, paralysant la plupart de ses moyens de riposte, l'armée pakistanaise a toutefois réussi à abattre un Rafale indien grâce à du matériel chinois. Preuve s'il en est que son matériel militaire est sans doute plus performant qu'on ne le dit en Europe ou aux États-Unis.

La politique de sinisation/hanisation promue par Xi Jinping en direction des « peuples en minorité » non han 汉/漢 et des religions, en particulier

de l'islam, s'explique-t-elle tout au moins en partie par la volonté de Pékin de partir à la « conquête de l'Ouest », synonyme d'une politique expansionniste ou du moins d'une recherche de gains géopolitiques ? Qu'en pensez-vous ? Cet aspect

est-il démontrable au travers d'exemples précis qui vous viendraient à l'esprit ?

L'idée, je crois, pour le gouvernement chinois est de créer à terme une citoyenneté chinoise faisant fi de toute appartenance ethnique voire religieuse, comme cela est le cas avec les Hui 回.

Cette spécificité reconnaissant aux Han convertis parfois de très vieille date à l'islam une singularité ethnique est un héritage des principes énoncés par Lénine à Bakou que le régime communiste chinois a repris à son compte. Fondamentalement, la reconnaissance de ce particularisme permet à la Chine de revendiquer auprès des autres pays musulmans une part de son islamisme.

Elle offre des gages d'ouverture auprès des pays sunnites du Moyen-Orient. En réalité, ce choix d'utiliser l'islam et les musulmans de Chine a été une politique initiée à l'origine par le gouvernement nationaliste du Guomindang et ce, pour concurrencer une politique très entreprenante à cet égard menée dans les années trente et quarante par le Japon.

Et Pékin s'y emploie avec un réel succès. Qui, à Riyad ou à Doha, critique les exactions chinoises contre les Ouïghours ? Pas même le gouvernement turc d'Erdogan qui n'est pas sans savoir l'existence de relations profondes autant que des affinités de langue et de culture (altaïques) entre Turcs et Ouïghours n'a daigné protester. Alors que la situation des Ouïghours est dramatique on le sait et que celle des Hui est de plus en plus préoccupante. Nombre de leurs mosquées jugées non conformes avec les critères architecturaux vernaculaires des communautés Hui des provinces du Gansu et du Ningxia ont été détruites.

Depuis 2001, les femmes ne peuvent porter le voile dans l'espace public. Des débats houleux ont déchiré l'opinion sur l'interdiction de choix alimentaires halal servis par des compagnies aériennes... Bref, l'islam est devenu à travers les réseaux sociaux un véritable repoussoir. Les attentats du Bataclan en France ont par exemple déclenché une haine très réelle à l'encontre de ceux que l'on appelle les « verts ». Cette vindicte anti-musulmane est l'expression d'un nationalisme exacerbé qui n'accepte aucune différence. Le régime n'est évidemment pas étranger à cette radicalisation.

Il cultive par ailleurs une forme de cohérence qui n'en est pas moins schizophrène sur le fond entre ces réalités nationales d'une part et ses choix de politique étrangère de l'autre.

Son soutien, par exemple au Hamas, en refusant de reconnaître son statut d'organisation terroriste, est à comprendre à double sens : faire vibrer la corde sensible de son opinion musulmane qui ne cache pas sa sympathie pro-palestinienne et se concilier les opinions musulmanes mondiales au nom d'une sympathie tiers-mondiste et de ce que l'on appelle aujourd'hui le Sud Global (les pays non développés).

Dans votre chapitre « Amis ou ennemis », vous écrivez « Outre le fait que le Xinjiang est une région stratégique qui ouvre à la fois sur l'Asie centrale et le sous-continent indien, elle (ex. le Xinjiang) est le laboratoire pour l'État-Parti et la cohésion nationale ». Pouvez-vous prolonger cette idée par des exemples qui l'illustreraient ?

Le Xinjiang ne cesse de rappeler la primauté et les intérêts du plus grand nombre, ceux de la race han. Cette région est un champ de forces, très sensible aux perturbations qu'a provoqué l'effondrement du bloc soviétique, et aux revendications identitaires nées de ce choc.

Cette région est aussi un test permanent pour le Parti Communiste Chinois. S'y éprouve à la fois sa légitimité comme garant de l'autorité et de la cohérence nationale. Rappelons que c'est d'abord dans le nord de la province à Karamay, en Dzoungarie, que le régime a pour la première fois testé l'usage de caméras de surveillance, des algorithmes et du crédit social.

Ce système s'est généralisé au point de faire de ce régime une cybercrature. Ses pratiques de contrôle se sont généralisées à l'échelle du territoire national. C'est inédit dans l'histoire du monde. Car ce régime autoritaire s'appuie sur une technocratie extrêmement sophistiquée. Et le Xinjiang a été en cela – et avant même l'avènement de Xi Jinping – un laboratoire.

Vous écrivez aussi que « après les déboires de Vladimir Poutine face à la résistance ukrainienne, l'Asie centrale pourrait de nouveau attiser les appétits russes ». Est-ce qu'elle ne pourrait pas aussi voir le retour d'une rivalité entre Pékin et Moscou, ce dernier ayant toutes les raisons de s'inquiéter de ce qui pourrait s'apparenter à une tentative de mainmise chinoise dans cette région ex-soviétique de la part de son quasi-allié dans la guerre contre l'Ukraine ? En voit-on déjà les signes ?

Il y a des signes évocateurs en cela. En septembre 2022, alors qu'avait lieu à Samarkand en Ouzbékistan le sommet de l'Organisation de Coopération de Shanghai, Xi Jinping à la suite de Vladimir Poutine en appelle à la création d'un nouvel ordre international, mais il tacle dans le même temps son

partenaire en insistant sur la nécessité de respecter la souveraineté des États. En avril 2023, a lieu le sommet Chine-Asie centrale.

Signe des temps : Moscou n'est pas invité. Depuis, les dirigeants centrasiatiques essaient d'établir une certaine distance avec le Kremlin tout en déroulant le tapis rouge à leurs homologues européens, la France d'Emmanuel Macron notamment en qui ils voient autant d'alternatives possibles pour se désenclaver, échapper à leur trop grande dépendance tant vis-à-vis de Moscou que de Pékin. La Chine par rapport à l'Asie centrale semble pour l'heure avoir trouvé avec la Russie un compromis.

Les Russes y conservent des bases conséquentes et la sécurité de ses intérêts est assurée à moindre coût. En réalité, le compromis repose sur la volonté de deux hommes : Xi Jinping et Vladimir Poutine. Lorsqu'ils disparaîtront, les appétits des uns et des autres réapparaîtront.

De nouvelles formes de radicalité s'exprimeront. Elles s'esquissent déjà par l'abandon de la langue russe, par exemple. Une lente décolonisation des consciences s'amorce vis-à-vis de la Russie tandis que la Turquie, et dans une moindre mesure l'Iran, redécouvrent cet espace culturellement et linguistiquement proche.

Un très grand jeu met ainsi aux prises ces différents acteurs et la Chine sera amenée à jouer un rôle prééminent chaque année davantage.

[1] Emmanuel Lincot, *Le très Grand Jeu. Pékin face à l'Asie centrale*, Paris, Le Cerf, 2023.



Emmanuel Lincot

Professeur à l'Institut Catholique de Paris, Emmanuel LINCOT est Directeur de recherche et coresponsable du programme Asie-Pacifique. Il conseille les plus hautes instances de l'État et organise des voyages d'études à caractère géopolitique et culturel dans ces régions.



Analyse

Carnet de voyage : Japon

Par Yves Carmona

L'auteur de ces lignes n'avait pas pu retourner au Japon l'an dernier, aussi c'est avec émotion qu'il a retrouvé cette route lointaine et séjourné quatre semaines dans l'archipel. Voici son journal de bord.

Dès son arrivée, était organisé un dîner avec des dames quinquagénaires, et on a naturellement parlé d'abord de recettes de cuisine, l'une d'elles est cheffe pour le plaisir, mais on a aussi évoqué des sujets plus publics.

L'histoire est bien connue : les menaces qui ont pesé sur Owada Masako pour qu'elle accepte d'épouser le prince héritier, aujourd'hui empereur, alors qu'elle était une des diplomates les plus brillantes de sa génération. Quand elle a finalement cédé, elle a été littéralement coupée du monde, même son téléphone a été confisqué par la maison impériale, largement de quoi expliquer sa longue dépression. Sur les photos, elle arbore un sourire figé, peut-être l'effet de tranquillisants. Avanie supplémentaire, elle n'a eu une fille qu'après la naissance du fils du prince héritier et l'incertitude règne sur l'ordre de succession. Un récent comité parlementaire, censé arbitrer entre les différentes hypothèses, y compris celle d'une impératrice pour laquelle un précédent au Japon a en fait déjà existé, a préféré ne rien décider. Fort heureusement, l'empereur régnant, très en forme, a de longues années devant lui.

Ce même jour, ont eu lieu les funérailles du pape François, ce qui ouvrira rapidement les portes au conclave. Or, nous venions de voir le film du même nom, étonnante anticipation de la réalité bien que tourné auparavant. Il décrit une situation qui ressemble beaucoup à celle que nous connaissons avec au moment de la fumée blanche une fin complètement inattendue.

On a également évoqué la situation politique en Europe, notamment les vains efforts du président Emmanuel Macron pour résister à l'entreprise de destruction de Poutine.

Parmi toutes les raisons qu'avait l'auteur de ces lignes de revenir au Japon, le mastère sur lequel il essaie d'avancer, ce qui l'a amené dans diverses bibliothèques dont la première est celle de la Diète [1]. Les bibliothécaires, sans lesquels il serait difficile d'aller plus loin, car outre les

difficultés propres à la langue s'ajoute l'usage exagéré de multiples codes, sont d'une gentillesse et d'une compétence remarquables. Y aller plusieurs jours est l'occasion de marcher le long du quartier de la Diète et ainsi de voir et entendre plusieurs manifestations, quelques centaines de personnes étroitement surveillées par la Police mais qui se contentent de raconter leurs préoccupations dans un mégaphone. Le matin ce sont des agriculteurs, et on sait qu'ils vont mal, certains disent même dans le journal que ça ne vaut pas la peine de continuer ; et en fin d'après-midi, des femmes qui dénoncent le « hara » ハラ (harcèlement), discrimination en l'occurrence masculine, écho involontaire au sujet du mastère.

Rien à voir sans doute, la série TV, autrefois celle de la NHK, aujourd'hui produite pour un syndicat de chaînes et qui reste, après des décennies, une référence de la vie nippone, de l'évolution de sa société. Le « drama » [2] du prime time, diffusé jour après jour après le petit déjeuner, met aujourd'hui en scène trois femmes d'âge mûr, qui ont su retrouver un emploi après en avoir perdu un premier soit à cause d'un divorce, soit parce que des ennuis de santé avaient été noyés dans l'alcool, soit parce que la tyrannie masculine campée par un acteur au demeurant débonnaire était insupportable.

Il façonne d'une certaine manière mais aussi reflète l'opinion publique. Car la différence remarquable avec les séries étrangères, enregistrées des semaines à l'avance, c'est que celle-ci l'a été généralement quelques jours avant la diffusion, ce qui lui permet d'être en phase avec les questions sociales, non pas comme en Occident avec des manifestations qui ont pour seule fonction de mettre en lumière ceux qui les organisent mais de manière plus légère par un autre genre de mise en scène. Un ami français qui vit dans l'archipel depuis 1977 le confirme, le « hara », le harcèlement, l'abus d'autorité pouvant aller jusqu'au viol, cela



passait naguère, mais c'est aujourd'hui réhabilité, comme ailleurs.

Le 1er mai, la fête du travail est un jour férié suivi par les Japonais. C'est aussi, dans le roman *Germinal* d'Émile Zola publié en 1885, la grande grève des mineurs du Nord qui se termine mal pour eux. Zola écrivait vite, mais il lui a fallu un an pour que le récit soit publié et en attendant, un feuilleton dans le magazine *Gil Blas* a permis de patienter. N'y retrouve-t-on pas déjà la même inspiration qu'un siècle plus tard celle d'un « drama » : coller au plus près possible à l'actualité sociale ?

C'est toujours avec émotion que l'on revoit comme chaque année deux amis japonais avec leurs épouses, connus il y a 35 ans, l'un à la retraite et l'autre qui en approche. Le plus jeune a eu, dans un de ses premiers postes de diplomate, la tâche ingrate d'appeler un peu partout sur le globe des ambassadeurs en poste pour leur dire qu'il était temps de partir à la retraite, avec en général deux mois de préavis – Elon Musk, avant de prendre ses distances avec l'État, accordait lui jusqu'au soir... Cette (relative) cruauté ne fait-elle pas partie de la saveur du Japon ? Cette esthétique qui mêle provisoirement l'excellence – c'est devant d'exceptionnelles tables que ces dîners ont eu lieu – et la douleur n'en est-elle pas un de ses charmes, le célèbre *wabi-sabi* 侘寂 [3] ?

Tōkyō, ce sont aussi de remarquables expositions.

Foujita (1886-1968) est né japonais shintō mais a passé à Paris des décennies dès la Première Guerre mondiale, pris la nationalité française et s'est même converti au christianisme, non sans revenir peindre le mur de 35 m du Musée d'Akita, sa ville natale, où il a rendu hommage aux traditions locales.

De ce cosmopolitisme, sont nées les « 7 passions » [4] qui font le titre de l'exposition en cours – c'est d'ailleurs le seul mot de français. Une fois de plus, c'est la précision d'un adepte des abstractions de son époque – surréalisme mais aussi cubisme – qui le rendent particulièrement remarquable. Fils de général, il a vite refusé de se battre mais utilise la palette pour faire une description sans complaisance des horreurs de la guerre.

Autre tableau, Shinjuku Gyoen : le parc le plus célèbre du Japon. C'est là qu'a lieu la fête d'admiration des cerisiers début avril dans ce qui était autrefois un parc impérial. Ce dimanche, il est ouvert gratuitement et des milliers de personnes, profitant aussi du temps

estival, se promènent, canotent, mangent leur pique-nique, marchent en bavardant et riant. C'est un des caractères du Japon : au cœur d'un des quartiers les plus animés de la capitale, le parc est assez grand pour qu'on y trouve des coins solitaires et tranquilles.

Autre lieu de beauté, le musée Nezu, toujours plus splendide : le musée proprement dit et son grand jardin, le tout à deux pas des tours du prétentieux quartier de la mode d'Omotesando [5] avec ses marques françaises, italiennes, etc. qui y ont fait gagner des fortunes aux boutiquiers.

Voilà un des côtés les plus attachants de ce pays : au cœur d'une capitale mondiale, le calme d'un beau jardin avec au centre un étang orné d'iris en pleine floraison, où le seul bruit est le cliquetis des appareils photo et où on peut même boire dans un bol de cérémonie du thé. Pas de photos dans le musée qui expose des sculptures chinoises comme des masques du théâtre Nō, une plongée dans l'Histoire au milieu d'une foule toujours attentive. C'est le retour d'impressions très anciennes : le public japonais, joyeux et parfois bruyant quand il se trouve dans un endroit où boire sans-çaçons de la bière, est extrêmement attentif quand il visite une exposition, prenant la file sans resquiller, alors que dans tant de villes la visite du musée n'est que prétexte à bavardages sans rapport avec ce qui est sur les murs. Admirable, cette capacité à passer de la décontraction à la concentration.

Le lendemain, on se perd sous une pluie battante dans le chaos urbain où tout se ressemble sans pouvoir retrouver son chemin : c'est ainsi que l'on découvre Tōkyō et ses innombrables quartiers. Et si un séisme subitement retentissait ? Un ami voulait que feu le Premier ministre Michel Rocard (1930-2016) soit averti du risque que cela présenterait dans une telle mégapole...

Heureusement, les séismes se produisent toujours dans des lieux inattendus, mais au cas où, les zones d'évacuation sont là, des exercices où l'on rampe dans la fumée sont censés permettre de survivre à l'incendie. Et sinon, même à l'hôpital, cet extrême soin porté aux patients, jusqu'à un simple salut respectueux à leur départ.

Kamakura, ancienne capitale impériale à une grosse heure de Tōkyō : dès qu'on arrive à proximité, la verdure prend le dessus sur le béton et la mer est là, quelques surfeurs et voiliers, un golfe calme sur le Pacifique mais avec des marques un peu partout indiquant jusqu'où monterait un tsunami comme celui de



2011 qui a fait plus de 22 000 morts à Fukushima. Une seule solution : prendre ses jambes à son cou pour gagner, séance tenante, un point plus élevé, et bien sûr une affichette indique où se mettre en sécurité.

À part quelques parcours signalés par les guides, peu de touristes troublent la tranquillité des temples les moins fréquentés, incitant donc à la sérénité. Le rituel est partout le même : il faut rapidement se laver les mains au-dessus d'un récipient prévu à cet effet où l'eau de la montagne coule en permanence – 1600 mm par an de précipitations annuelles, la sécheresse ici ne menace pas malgré le changement climatique.

Une ville de culture ? C'est le week-end, matin et après-midi, entre deux averses courtes, promenades en bord d'océan parsemé de surfeurs et de voiliers, les plaisanciers en profitent pour s'adonner à leur loisir favori sous la houlette d'un moniteur – pas question au Japon de s'aventurer seul.

Sur le trottoir sont incrustées quelques citations, on reconnaît les noms de l'écrivain Natsume Sōseki (1867-1916) et de la poétesse Yosano Akiko (1878-1942), ainsi que d'une écrivaine locale. Politique culturelle de la municipalité ? À Kamakura, nous promenant dans les temples et les grottes, au milieu des fleurs – entre autres des hortensias – accompagnés du chant du rossignol, nous avons eu la chance de visiter une exposition temporaire qui fermait le lendemain autour du célèbre peintre Hokusai (1760-1849) dont « La Vague » est mondialement célèbre – elle était là aussi puisque cette technique de gravure sur bois permet, par le nombre de reproductions qu'elle autorise, une diffusion large des œuvres ; mais le musée renferme principalement des peintures, que Hokusai a moins pratiquées dans sa (longue) vie, et qui témoignent d'un sens remarquable de l'observation par les scènes de la vie quotidienne qu'il croque.

Retour à Tōkyō où l'auteur de ces lignes a rencontré un ami français pèlerin. Oui, drôle de personnage, il va de temple en temple et cela peut atteindre 50 km selon les parcours, car parfois le chemin passe par des campagnes désertées et alors seuls des biscuits lui permettent de ne pas mourir de faim. Dans les zones plus urbanisées, il réserve logis et couvert – mais il faut parfois subir les ronflements d'un autre pèlerin. Alors, ce qu'il préfère, ce sont les longs trajets solitaires où il est face à lui-même. Pour cela, il faut accepter la lourde charge et les ampoules au pied mais, dit-il, « c'est dans la tête que ça se passe ». Un jour, le récit de ses randonnées qu'il est en train d'écrire sera publié.

C'est une chance d'avoir pu le rencontrer avant de quitter cet extraordinaire pays.

Péninsule d'Izu, quelle tempête ! Il fait un temps de saison des pluies avec un mois d'avance, c'est le dérèglement climatique, disent les Japonais. Une mer déchaînée, des côtes agitées donc dangereuses, ce n'est pas un jour pour la plongée. En revanche, à l'hôtel, luxe, calme et volupté : c'est spacieux et confortable avec vue sur la mer – s'il faisait beau temps.

Osaka, rivale traditionnelle de Tōkyō : à l'Exposition universelle, beaucoup de monde de tous âges, nombreux écoliers avec sur la tête le chapeau de leur établissement. Arriver jusque-là était pénible : métro bondé, longue attente pour franchir le portail d'entrée due surtout aux minutieux contrôles de police, le terrorisme est passé par là ; il faudra bien tendre une toile car déjà le coup de soleil frappe, une ambulance en témoigne ! Mais assis à l'ombre sur de confortables bancs en bois, les visiteurs japonais mangent tranquillement les onigiri おにぎり [6] qu'ils ont apportés. Certains sont venus avec leur carré de toile qu'ils disposent à même le sol, comme pour la floraison des cerisiers.

Le commerce fonctionne : la boutique est noire de monde, on y vend cartes, fétiches de toutes tailles, lunettes de soleil, etc. Et surtout, la bonne humeur et la gentillesse comme toujours dans ce pays, font passer les petits problèmes d'organisation. Une brève visite de l'Exposition, il s'agissait surtout de retrouver là l'ami qui dirige le pavillon français, un guide exceptionnel. À travers la fenêtre du Shinkansen du retour, bonne surprise de voir le mont Fuji 富士山, malgré les nuages et plaisir de contempler les rizières cultivées jusqu'au dernier centimètre, rectangles bien tenus et où le riz commence à pousser – il est grand temps car sa cherté due à une mauvaise récolte devient un problème politique pour le gouvernement – il a fallu changer le ministre de l'Agriculture dans les jours suivants, son successeur est fils d'un ancien Premier ministre, ce mode de désignation reste dominant.

Une remarque pour finir :

Le précédent article sur le voyage au Japon (décembre 2023) se terminait ainsi : « Voyons si les prochaines élections générales (au plus tard janvier 2025) portent au pouvoir un autre Japon, plus ouvert aux influences étrangères que sa majorité conservatrice. » Optimisme excessif : le gouvernement Ishiba, né le 1er octobre 2024, est fragilisé mais il tient bon !



[1] Le Parlement bicaméral du Japon.

[2] Au Japon, un « drama » (テレビドラマ terebi drama, de l'anglais TV drama) japonais est une série télévisée de plusieurs épisodes qui se suivent. Ce format court spécifique s'est développé au Japon à la fin des années 1970 et s'est exporté ensuite en Asie.

[3] Le wabi-sabi est constitué de deux principes entremêlés : wabi, qui fait référence à la plénitude et à la modestie que l'on peut éprouver en observant la nature et le sabi, la sensation que l'on ressent lorsque l'on voit des choses patinées par le temps ou le travail des êtres humains. L'éthique du wabi-sabi prône donc une vie menée par une sobriété maîtrisée, où l'on est capable de déceler et d'apprécier l'impermanence, la beauté de toute chose humble et imparfaite.

[4] Expression de soi, paysage, avant-garde, Orient et Occident, femme, enfant, Paradis et ange.

[5] Surnommé « les Champs-Élysées de Tōkyō ».

[6] Préparation culinaire japonaise consistant en une boulette de riz, généralement enveloppée d'une algue nori (algue comestible de couleur noire ou verte).



Yves Carmona

Ancien élève de l'ENA et diplomate, Yves CARMONA a passé la plus grande partie de sa carrière en Asie : conseiller des Affaires étrangères au Japon à deux reprises, premier conseiller à Singapour et ambassadeur au Laos puis au Népal (2012-2018). Dans ces postes comme dans ceux qu'il a occupés à Paris, il a concentré, y compris comme étudiant en japonais, son attention sur l'évolution très rapide des pays d'Asie et de leurs relations avec la France et l'Europe. Désormais retraité, il s'attache à mettre son expérience à disposition de ceux et celles à qui elle peut être utile.



Actualités asiatiques

« Géopolitique », un podcast quotidien offrant un regard sur la politique internationale.

Par Pierre Haski sur France Inter

- **Un nouveau président pour la Corée du Sud en pleine incertitude stratégique, 4 juin 2025.**

Six mois de chaos politique en Corée du Sud ont peut-être trouvé leur épilogue le 3 juin avec l'élection confortable à la présidence du candidat progressiste Lee Jae-myung. L'instabilité sud-coréenne était un luxe que le pays ne pouvait se permettre durablement dans un contexte régional et international particulièrement volatile. Lee Jae-myung prend la tête d'un pays confronté à d'importants défis existentiels : ses voisins puissances nucléaires et l'imprévisibilité de son allié américain.

Une chronique géopolitique à écouter sur : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/geopolitique/geopolitique-du-mercredi-04-juin-2025-5373761>

- **Pourquoi Donald Trump proclame son « amour » pour Xi Jinping, mais le trouve trop « dur », 5 juin 2025.**

C'est le cri du cœur de Donald Trump : « j'aime le président chinois Xi, je l'ai toujours aimé et je l'aimerais toujours mais il est très dur et il est très difficile de faire un deal avec lui. » Cette phrase de Donald Trump mérite que l'on s'y attarde. Qu'imaginait le président américain en imposant des droits de douane de 145 % à la Chine, en la soumettant à un blocus technologique, en annonçant la révision des visas des 270 000 étudiants chinois présents aux États-Unis ? Que le secrétaire général du parti communiste chinois capitulerait ? La Chine a un plus grande capacité que les États-Unis a supporté la douleur par la nature même de son système politique et elle a des moyens de contre-attaquer.

Une chronique géopolitique à écouter sur : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/geopolitique/geopolitique-du-jeudi-05-juin-2025-2796572>



Pierre Haski

Journaliste français, ancien correspondant en Afrique du Sud, au Moyen-Orient et en Chine pour l'Agence France Presse (AFP) puis pour le journal Libération, cofondateur du site d'information Rue89, Pierre HASKI est président depuis 2017 de l'association Reporters sans frontières. Depuis août 2018, il pose un regard sur la politique internationale au travers de son émission matinale radiophonique "Géopolitique" diffusée sur France Inter.

Assises de l'Anthropologie Française des Mondes Chinois

Les « Assises de l'Anthropologie de la Chine en France » rassemblent chercheurs et anthropologues français et francophones spécialistes de diverses facettes du monde chinois provenant de différentes institutions.

Les **16, 17 et 18 septembre 2025**, aura lieu la troisième session des Assises de l'Anthropologie Française des Mondes Chinois à la Maison de la Recherche dans l'Auditorium Dumezil, 2 rue de Lille, 75007 Paris.

Le programme est à trouver sur : <https://www.inalco.fr/evenements/assises-de-lanthropologie-francaise-des-mondes-chinois>



FONDATION FRANCE-ASIE

Fonds de préfiguration

La Fondation France-Asie est une Fondation indépendante consacrée aux relations entre la France et les pays d'Asie.

Créée en 2023, la Fondation France-Asie promeut les échanges entre les sociétés civiles française et asiatiques. Elle encourage le dialogue et le développement de nouveaux partenariats entre la France et les pays d'Asie, au service de valeurs partagées d'amitié entre les peuples, d'humanisme, de co-développement et de paix.

Président

Nicolas Macquin

Directeur Général

Thomas Mulhaupt

Directeur de la Publication

Jean-Raphaël Peytregnet

Édition

Agathe Gravière



15 rue de la Bûcherie
75005 Paris
France

contact@fondationfranceasie.org
www.fondationfranceasie.org

Devenir contributeur, contacter :

jean-raphael.peytregnet@fondationfranceasie.org

La présente publication exprime les points de vue et opinions des auteurs individuels. En notre qualité de plateforme dédiée au partage d'informations et d'idées, notre objectif est de mettre en avant une pluralité de perspectives. Ainsi, il convient de ne pas interpréter les opinions exprimées ici comme étant celles de la Fondation France-Asie ou de ses affiliés.

ISSN 3077-0556